

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an.
» » » 14 » » six mois.
» » » 7 50 » » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITE, BULLIER et C^o, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul dépositaire de la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITE, BULLIER et C^o pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 28 novembre 1865

BULLETIN.

La Gazette de Madrid du 25 contient une circulaire du ministre des affaires étrangères aux représentants de l'Espagne à l'étranger. Cette circulaire approuve la conduite de l'amiral Pareja. Elle dit que la réponse du gouvernement chilien aux premières ouvertures de l'amiral Pareja ferait la porte à toutes les nouvelles négociations, même avec la médiation du corps diplomatique.

Les nouvelles du Chili sont du 18 octobre. A cette date, le blocus continuait sans incident. La maille des Indes-Occidentales qui part de Southampton le 30 courant emporte des instructions très précises qui, on l'espère, empêcheront tout conflit. Les trois gouvernements de France, d'Angleterre et d'Espagne paraissent d'accord, et on a tout lieu de croire que l'affaire s'arrangera.

D'après des correspondances de Madrid, il ne serait pas surprenant que le maréchal Espartaco rentrât prochainement dans la vie politique.

La réforme électorale est un objet de vive préoccupation en Angleterre. Le gouvernement résiste avec une certaine mollesse ; il consent à modifier la loi actuelle dans le sens d'une intervention plus effective des classes ouvrières ; mais il résiste à l'extension du suffrage universel. Cette timidité observée judicieusement, est peut-être louable. Les réformes politiques ou sociales ont besoin de maturité.

Une colonne de gendarmes pontificaux a arrêté le 27 novembre dans la province de Frosinone le chef de brigand. Com' a di Valledorma, sujet napolitain. Cette même colonne s'est emparé à Terracine du fameux brigand Moarea, qui s'était évadé des prisons de Civita-Vecchia.

Des avis du Mexique portent que les républicains, commandés par Rosario ont été battus par les Français dans la Sonora.

Les nouvelles de la Jamaïque du 10 novembre disent que l'insurrection paraissait être entièrement réprimée. La plupart des chefs, y compris Paul Bogle et son frère Moise, ont été pendus. Environ 2000 insurgés ont été fusillés ou pendus. On avait la preuve qu'une insurrection générale des nègres, dans toute l'île, était préparée.

J. REBOUX

On lit dans le Bulletin de Paris

« Un journal belge prétend, d'après une correspondance parisienne que le gouvernement de l'Empereur aurait abandonné pour des raisons d'économie, le projet d'emprunt affecté aux travaux d'utilité publique dans les départements avec la triple garantie de l'Etat, des arrondissements et des communes. Il n'en est rien. La grande mesure dont il s'agit est encore sans doute, à l'état d'enquête, ce qui s'explique par les intérêts qu'elle engage et les solidarités qu'elle comporte ; mais tout porte à croire qu'elle recevra une solution conforme aux vœux de l'industrie, du commerce et de l'agriculture.

« Ceci n'intéresse aucunement le budget que le gouvernement ramène sagement vers un équilibre désiré par les contribuables. Les travaux communaux et départementaux sont des placements fructueux et non des impositions aléatoires ; c'est le grain du sème rapportant 20 pour un.

« Quant aux ressources du crédit il est offensant de prétendre qu'elles manqueraient à une pareille œuvre. Il est très bien que la France ait 150 millions à donner à l'Autriche mais il sera mieux encore qu'elle en ait 300 à consacrer à ses chemins vicinaux, à ses défrichements, à ses écoles primaires, à ses hospices, à ses églises » — A. BAYVET. »

On écrit de Madrid, 26 novembre :

« L'événement du jour, c'est la circulaire de M. Bermudez de Castro aux agents diplomatiques de l'Espagne à l'étranger, à propos du différend avec le Chili. Le ministre commence par rappeler longuement les détails de cette affaire qui dure depuis seize mois. Nécessairement tous les torts sont du côté du Chili, aux yeux du ministre du moins.

M. Bermudez de Castro a négligé la cause principale ou plutôt unique des

actes hostiles du Chili. Ce n'est pas le gouvernement chilien qu'il faut accuser, c'est l'opinion publique dans toute l'Amérique du Sud. En admettant, ce qui est douteux que l'Espagne ait entièrement raison, et le Chili tous les torts, comme le veut M. Bermudez de Castro, il serait encore de sage politique de faire quelques concessions à la république. La supériorité matérielle de l'Espagne est trop bien établie pour qu'elle ait à redouter quoique ce soit en cédant, à plus forte raison doit-elle le faire dans le cas présent, ou elle a pour le moins un peu d'arrogance à se reprocher. »

On écrit de Vienne :

« Les relations entre l'Autriche et la Prusse semblent s'aigrir chaque jour : la presse prussienne hausse constamment le ton et multiplie ses allusions à la guerre de sept ans ; de son côté la presse autrichienne riposte et affirme que si son gouvernement n'est pas d'humeur provocante, il est cependant des bornes qu'il est décidé à ne pas laisser dépasser.

« Un autre fait, plus caractéristique que cette polémique, est l'accueil fait en Prusse à l'emprunt autrichien : à Berlin, depuis l'ouverture de la souscription, les concessionnaires n'ont pu arriver à trouver un seul correspondant, et cela assure-t-on, par suite de la mauvaise volonté bien connue de M. de Bismarck. On va plus loin, et l'on affirme que le premier ministre prussien a lancé dans Paris, pour être distribuée aux principaux journaux, une brochure qui n'est autre qu'un pamphlet dirigé contre l'emprunt autrichien. »

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Londres, 28 novembre soir.

Recevant une députation de Bradford, chargée de présenter des vœux en faveur de la réforme parlementaire, le comte Russell a déclaré qu'il partageait la plupart des vues de la députation relativement à l'admission des classes ouvrières à une participation dans la représentation nationale, participation qui devrait être proportionnée aux intérêts et à leur intelligence. Le premier ministre a ajouté qu'il croyait le temps venu d'accorder cette participation ; mais en présence de la

grande opposition qu'un projet destiné à remplir ce but devait rencontrer, le gouvernement ne croyait pas qu'il fut opportun de le présenter, à moins que des faits authentiques ne vissent son projet à l'opportunité de cette réforme.

Londres, 29 novembre.

Des avis du Mexique portent que les républicains, commandés par Rosario, ont été battus par les Français dans la Sonora.

D'après les nouvelles de Saint-Domingue, les insurgés occupaient toujours le cap Haïti.

Southampton, 29 novembre.

Le Shannon est arrivé avec les mailles des Indes Occidentales et du Mexique. Il apporte 1,863,035 dollars en numéraire.

Les nouvelles de la Jamaïque du 10 novembre disent que l'insurrection paraissait être entièrement réprimée. La plupart des chefs, y compris Paul Bogle et son frère Moise, ont été pendus. Environ 2,000 insurgés ont été fusillés ou pendus. On avait la preuve qu'une insurrection générale des nègres, dans toute l'île, était préparée. Le jour du soulèvement était fixé au prochain Noël.

Les nouvelles du Chili, apportées par la maille des Indes Occidentales, disent que le Chili est résolu de résister à l'Espagne. Des préparatifs ont été faits par le gouvernement chilien en vue d'un blocus prolongé.

Au Pérou, une bataille entre les troupes du gouvernement et l'armée révolutionnaire était imminente.

Pointe de Galles, 17 novembre.

Les avis de Shanghai, du 25 octobre, assurent que M. Burgewine a été assassiné par les mandarins et qu'il ne s'est pas noyé comme ces derniers l'avaient d'abord constaté dans leurs bulletins.

La côte d'Amoy a été mise en état de blocus.

Saint-Petersbourg, 28 novembre.

L'Empereur a approuvé les modifications apportées aux statuts de la Banque russe de crédit foncier d'Otchokov, et ordonné de les présenter au conseil de l'Empire. Ces modifications des anciens statuts ont pour objet de constituer la société anglo-russe. La valeur des actions est de 125 roubles (20 livres sterling ou 500 francs). Les actions doivent être payées en argent. Le conseil d'administration aura une section à Londres, et le nombre des délégués étrangers sera augmenté. Le siège de l'administration reste à Saint-Petersbourg.

Copenhague, 28 novembre.

Dans la séance du Folkething, de cette après-midi, le député Tscherning, dans un discours qui a duré deux heures, a motivé la demande de mise en accusation, du ministère précédent et du ministère actuel. Il a fait ressortir que ces ministères avaient maintenu la représentation de l'ensemble national alors que cet ensemble avait cessé d'exister. Le député Larsen a demandé un vote immédiat. La Chambre a refusé de passer à une seconde lecture à la majorité de 56 voix contre 36, ces derniers appartenant au parti des amis des paysans. Cette affaire est terminée par ce vote.

Rome, 28 novembre soir.

Une colonne de gendarmes, commandée par deux brigadiers, a arrêté hier, aux environs de Ripi, province de Frosinone, le chef de bande de brigands, Comila di Valledorma, sujet napolitain. Cette même colonne s'est emparé, à Terracine, du fameux brigand Moarea, qui s'était évadé des prisons de Civita-Vecchia.

Depuis quelque temps il ne se manifeste plus aucun cas de choléra à Corneo ; l'état sanitaire à Rome est excellent.

Londres, 29 novembre.

Le Post parlant de la circulaire du ministre des affaires étrangères dit : « Le monde suppose que la France et l'Angleterre n'interviendront plus. Cependant, l'Angleterre est une nation essentiellement commerciale, et elle pourrait bien être poussée à protéger ses intérêts commerciaux. »

Le Times défend la conduite des autorités de la Jamaïque.

Le Daily News dit que le gouvernement des Etats-Unis n'a pas envoyé un ministre auprès de Juárez ; qu'il maintient seulement la politique suivie jusqu'à présent.

Dublin, 29 novembre.

La commission spéciale a tenu hier sa seconde séance. L'avocat de Lubz a demandé un ajournement, la Cour l'a refusé. L'attorney-général a prononcé un discours qui a duré quatre heures. Les dépositions des témoins prouvent que Lubz était propriétaire de l'Irish people. L'inspecteur de police communique des documents saisis à l'administration de l'Irish people qui prouvent que Lubz était en rapport avec Mahoney, le chef des Féniens américains, avec lequel il organisait une conspiration pour renverser le gouvernement actuel et établir une république irlandaise. D'autres documents montrent que Lubz était désigné pour remplacer Stephens dans la direction militaire de l'insurrection irlandaise.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 1^{er} DÉCEMBRE 1865.

N° 16

FEMME D'UN VANITEUX.

LES ÉPOUX.

(Suite — Voir notre dernier numéro.)

Le lendemain, Hélène ne parut dans aucun lieu public. Carlos se présenta chez elle, tout plein de cette pensée :

« Je veux entendre de ses lèvres ces mots : Je t'aime, » et ensuite... ensuite, je fuirai bien loin d'ici. »

Mais Julie lui dit que sa maîtresse était malade. Le médecin attribuait cette indisposition à un refroidissement.

Hélène garda le lit huit jours. Enfin, un dimanche, Mme Reynoldi apprit à Carlos que leur amie se trouvait mieux et qu'elle irait au Kursaal l'après-midi. A leur sortie de l'hôtel, ces dames trouvèrent M. Marsange qui les attendait pour les accompagner. Il ne vit qu'Hélène. Avec une vivacité ou éclatante ses sentiments, il s'approcha d'elle et lui dit, après l'avoir félicitée avec un mélange de joie, d'espérance et d'amour :

« Je ne me pardonnerai jamais d'avoir été en partie cause de votre indisposition ; et pourtant, je ne puis regretter un hasard qui m'a fourni l'occasion de... »

— Da secourir une pauvre femme en

danger » interrompit Hélène d'une voix qui tremblait légèrement.

Il marcha quelques minutes en silence ; puis il se mit à causer de choses indifférentes avec une gaieté très-rare chez lui.

Au Kursaal, Hélène parla peu ; elle semblait fatiguée et s'était assise à l'écart. M. Marsange vint prendre place à côté d'elle et lui dit à demi-voix :

« Si pâle et si triste ? quand ma joie de te revoir n'a point de bornes ! »

Elle tressaillit ; son cœur battait à lui rompre la poitrine.

« Pendant les jours que j'ai vécu sans te voir, poursuivit-il, un souvenir m'a suivi sans cesse : le souvenir du moment où tu m'accueillis sur le rivage. O Hélène, quand ce moment reviendra-t-il ? »

— « Jamais, murmura-t-elle faiblement. — Tu ne seras pas si cruelle. Regarde moi, Hélène, et dis-moi si l'amour qui vit depuis tant d'années au fond de mon cœur ne mérite pas enfin une récompense. Je ne te quitterai pas que tes lèvres ne m'aient confirmé l'aveu que j'ai lu dans ton regard. J'ai besoin d'entendre trois mots de ta bouche, trois mots de consolation pour une vie entière. »

— « Chut ! Carlos, dit-elle en se levant et en lui tendant la main avec un sourire mélancolique. Je me déclarerai demain. » Et elle s'éloigna.

« Demain ! répéta-t-il tout bas avec allégresse ; demain ! »

Le lendemain arriva ; le ciel était gris, le brouillard épais, tout respirait la tristesse. Mais Carlos trouvait le ciel serein et l'air tiède, car il s'éveillait avec l'espérance. Pendant qu'il s'habillait, on lui apporta une lettre. Reconnaisant l'écriture, il l'ouvrit précipitamment et lut :

« Un jour, en m'offrant votre amitié, vous m'avez dit que je n'aurais jamais à me repentir de vous avoir accordé la mienne. Avez-vous tenu parole ? N'en suis-je pas réduite à regretter amèrement l'heure où nous devinmes amis ? Mettez la main sur votre cœur et répondez vous-même, loyalement. »

« Une autre fois, vous avez paru souffrir de ce que j'ai pu vous croire capable de parler d'amour à une femme mariée. Action indigne, distiez-vous alors. Et voilà que vous vous en êtes rendu coupable ! »

« Mon mari vous avait confié sa femme. Trompez-vous cette confiance ? Le Carlos qui fut mon ami ne commettra pas un crime pareil ; il respectera celle qui lui accordait une si haute estime. La passion ne lui fera jamais oublier ce qu'il doit à son propre honneur, au mari absent et à la femme mariée. »

« Vous m'avez dit encore : « Hélène, vous êtes une épouse admirable ; j'aimerais mieux mourir que voir le jour où vous ne seriez plus ce que vous êtes. » Et néanmoins, hier, vous me demandiez un aveu d'amour. Si j'exauçais votre prière, que deviendrait l'admirable épouse ? Elle ne serait plus qu'une femme vile, perfide, foulant aux pieds ses devoirs et son serment de fidélité à son mari. Ce serait là une souillure que rien n'effacerait plus de ma vie. »

« J'ai dit, tout ce que j'avais à dire. Dès que vous serez revenue de cet égarement, votre propre cœur vous rappellera, du reste, plus éloquentement que moi, ce que vous alliez oublier. »

« Hélène n'adressera qu'une prière, une seule, à son ami Carlos, et elle sait qu'il ne la repoussera point. D'ici à quelques

jours, ne cherchez point à me rencontrer. Faites une excursion ou restez dans votre chambre. Cet exil ou cette captivité durera peu, mais Hélène vous saura gré de vous conformer à son désir. »

« Adieu. Le souvenir de Carlos sera toujours cher à Hélène. »

Carlos demeura longtemps immobile ; une larme brillait dans son œil, et il finit par porter à ses lèvres la lettre d'Hélène. Puis il la relut, cette lettre si douce et si grave, et il y répondit par les lignes suivantes :

« Ange, merci ! Je penserai éternellement à vous comme à la plus noble femme que j'aie jamais connue. Je vous obéis ; je resterai chez moi jusqu'à ce que vous leviez mes arrêts. Pardonnez-moi d'avoir pu oublier un instant ma promesse de n'être pour vous qu'un loyal et fidèle ami. »

« Moi aussi, j'ai une prière à adresser à Hélène, la seule que je lui adresserai jamais. Cessez, quand tout reposera, avant de fermer vos fenêtres, chantez votre balade de l'Abbaye. C'est tout ce que je réclame de vous en cette vie ; Hélène, accordez cette unique preuve de bienveillance à votre ami. »

« CARLOS. »

Le ciel s'était éclairci, le soleil s'était couché dans son lit de pourpre, la lune, reine des nuits, jetait comme un voile diaphane ses rayons blancs sur la terre, ensevelie dans le repos et le silence. Tout semblait dormir à Ostende. Seulement, sous les fenêtres encore ouvertes de Mme Ochar, un homme attendait, debout et immobile. Tout à coup un chant suave, pareil à un écho des chœurs célestes, s'échappa de la chambre d'Hélène. L'in-

visible chanteuse dit chaque couplet deux fois ; puis tout redevenit muet, dans la maison comme au-dehors.

Deux jours après, Carlos reçut le billet suivant :

« Carlos, vous êtes libre, votre captivité cesse, je pars. Je sais que vous ne reverrez point que vous ne le puissiez avec calme. Ce soir, je serai auprès de mon mari. »

Votre amie, HÉLÈNE.

« Partie ! partie ! » s'écria-t-il en bondissant de son siège. Puis il répéta lentement, d'un ton amer et désolé : « Je sais que vous ne me reverrez point que vous ne le puissiez avec calme. — O Hélène, Hélène, ajouta-t-il, tu aurais dû me laisser au moins le misérable bonheur de te voir. »

Le conseiller Ochar s'habillait pour aller souper en ville. Comme il venait de refaire pour la dixième fois le nœud de sa cravate, il vit dans sa glace la portière se soulever et une dame s'avança pour entrer dans sa chambre. Il se retourna vivement.

« Mon Dieu, Hélène, s'écria-t-il, qu'est-ce que cela veut dire ? »

— « Qu'il fallait que la femme revînt auprès de toi. — Tu aspirais donc à me revoir ? lui demanda-t-il en l'embrassant avec grande précaution pour ne pas chiffonner leurs toilettes. Mais, ma chère enfant, quelque flatteuse que me paraisse ton impatience, je regrette que tu aies quitté Ostende ainsi, tout brusquement. Qui dira-t-on de ton départ, subit ? Tu nous livres l'un et l'autre à une foule de conjectures et de con-